

Tolis Kazandzis : « La barre de fer » (« Το σίδερο », από τη συλλογή διηγημάτων *Η παρέλαση*, εκδ. Ερμής, 1976)

## LA BARRE DE FER

Pendant et après l'Occupation, j'avais peur pour les miens dès que la nuit tombait. J'étais dans les premiers à regagner la maison et, si tous ne rentraient pas, je ne retrouvais pas mon calme. À une certaine heure, quand ils arrivaient, nous fermions la porte d'entrée et nous la verrouillions avec une barre de fer. Mais jusqu'à cette heure-là, les fenêtres et les portes me rongeaient la rate et je cherchais toujours à interroger les autres d'une manière détournée à propos de ceux qui manquaient, car ils me malmenaient pour cette manie que j'avais. Ainsi, dès que quelqu'un tardait plus qu'à l'habitude, je me postais dans un coin, je tendais l'oreille à chaque bruit, jusqu'à ce que je finisse par être désespéré et que je sorte pour attendre sur le pas de la porte d'entrée. Souvent les larmes me venaient aux yeux.

Ce soir-là, mon père a beaucoup tardé et j'ai éprouvé l'impression de serpents qui me cernaient. Je suis sorti sur le pas de la porte et je me suis mis à attendre. Pourtant, alors que mon père est rentré, alors que nous avons mis la barre de fer, c'est moi qui l'ai mise de mes propres mains, je ne suis pas parvenu à me calmer. Je voyais mon père pâle et nerveux et, qui plus est, quelques bribes de conversation dans la discussion secrète que tenaient entre eux les adultes et quelques silences bizarres insinuaient en moi l'idée que mon père était en danger. Est-ce que j'ai pu fermer l'œil cette nuit-là ? En tout cas mon sommeil a été agité. Au petit jour seulement, un sommeil profond m'a pris et, le matin, comme approchait l'heure de l'école, j'étais comme cloué au lit. Quand je me suis levé pour me préparer, mon père était parti et je n'ai rien pu apprendre de plus avec les autres. J'ai quitté l'école et j'ai couru à la maison, mais j'ai eu beau avoir l'œil sur ma mère et sur ma grand-mère, je n'ai rien pu en tirer. Ils parlaient tous moins qu'à leur habitude, quand même, c'est l'impression que j'ai eue en tout cas, malgré toutes leurs occupations quotidiennes. J'ai fait moi aussi une petite barque en papier, je suis sorti dans la rue et j'ai joué dans un nid-de-poule rempli d'eau de pluie. L'œil néanmoins fixé sur la rue d'où apparaîtrait mon père. La barque s'est défaite dans mes doigts et j'ai commencé à faire un tour dans le quartier. En descendant à l'Hippodrome, ma mère m'a appelé pour manger. J'ai mangé sans faim et, quand elle nous a dit que mon père avait prévenu qu'on ne l'attend pas à midi, j'ai eu l'appétit coupé pour tout. J'ai expédié les devoirs à la hâte et je suis sorti. Je me suis mêlé aux jeux des autres et, en un instant, j'ai tout oublié de mes soucis. Mais quand le soir a commencé à tomber, je suis rentré à la maison avec empressement. Tous étaient revenus tôt ce soir-là. J'ai regardé les autres. Non, ce n'était pas une idée à moi. Tous étaient inquiets et nerveux en attendant que revienne mon père. Je suis descendu en cachette et je suis sorti. J'ai voulu m'asseoir sur le pas de la porte et attendre là, mais cela ne me suffisait pas et je me suis avancé jusqu'au coin pour regarder la rue jusqu'à l'autre bout, de toutes les forces que je pouvais rassembler pour le distinguer dans l'obscurité. J'ai entendu ma mère m'appeler. Je n'ai pas répondu. Plus le temps s'écoulait, plus l'obscurité s'installait. Bientôt, seules des ombres passaient dans la rue. Des ombres inconnues. Mais l'ombre de mon père, je l'ai reconnue du premier coup. Les épaules courbées, les grandes enjambées et la gabardine ample. J'ai crié en moi : « C'est lui », et j'ai fondu droit sur lui. Il m'a pris dans ses bras et m'a souri tranquillement ; puis il a murmuré :

— Tout va bien.

Quelque chose en moi s'est ramolli et j'ai été pris d'une amère tristesse. J'ai réussi à dire :

— Mettons la barre de fer, papa.

Et il a répondu :

— Mettons-la, mon fils.